

Rosa Thea Creton

La route des marronniers

Les caravanes du Grand-St-Bernard



Cabédita

Collection Archives vivantes

épais draps de chanvre sentaient la propreté. Une grande couverture en poil de **marmotte** montrait que le maître des lieux avait été un chasseur. La pièce était accueillante et Jean Martin ne tarda pas à se plonger dans un sommeil très profond.

Ce fut Victor qui le réveilla tôt le matin. Il était déjà descendu dans l'étable traire les vaches et sa mère avait allumé le feu. Le lait était chauffé dans une casserole plus petite que celle utilisée pour la soupe. Rosalie avait coupé dans une grande miche de larges tranches de pain et avait à nouveau mis le fromage sur la table.

Elle préparait une sacoche en toile dans laquelle elle glissa les provisions pour la journée.

«Comme tu vas rencontrer Jean-Pierre, apporte-lui ces chemises propres et ces bas en laine. J'ai fini de les tricoter hier. Cela lui rendra bien service. Je te donne aussi de la thériaque, si jamais il venait à tomber malade.»

Victor disait oui sans montrer un enthousiasme excessif. La route était longue et il n'avait pas envie de se charger.

Il portait aux pieds des socques et d'épais bas en laine. Quand ces derniers venaient d'être lavés, ils lui piquaient la peau et lui provoquaient de fortes démangeaisons.

Avant de partir, Jean donna une grosse pièce d'or à son hôtesse.

Les yeux de la femme brillèrent de plaisir. Dans les villages de montagne l'argent était rare et depuis la mort de son mari il ne lui était plus arrivé une telle aubaine.

Jean et Victor s'acheminèrent d'un bon pas sur le sentier qui montait vers Saint-Oyen. Les lueurs d'un matin livide se pointaient à l'horizon et éclaircissaient le chemin. Jean regrettait son cheval. Avant de s'en aller, il était passé le voir dans l'étable. La bête l'avait salué d'un joyeux hennissement. Elle ne se doutait pas que son maître était sur le point de l'abandonner pendant de longs mois.

Le chemin montait doucement, si bien que les deux voyageurs parcoururent sans peine les premiers kilomètres. Le village de Saint-Oyen se réveillait à la vie. Les cheminées commençaient à éjecter leur fumée vers le ciel avec une odeur âcre, tandis que des bruits familiers sortaient des étables.

Le premier village à atteindre était Saint-Rhémy, situé au fond d'une gorge assez profonde. Bien que ensoleillé, il était froid et assez triste pendant les longs mois de l'hiver. Le nombre de ses habitants était toutefois considérable pour la rudesse du climat. Le fait d'être la

A cette époque, si quelqu'un tombait malade à l'hospice, il ne pouvait bénéficier du secours d'aucun médecin. Les chanoines n'avaient à disposition qu'un peu de thériaque, quelques pots de miel et de genièvre, de l'eau-de-vie, de la graisse de **marmotte** qui aidait à résoudre les maladies pulmonaires et quelques herbes. En général, les malades, sauf pour des cas exceptionnels, ne pouvaient s'arrêter plus que les trois jours habituels. A son arrivée, le sergent Corbaz était si atteint que la brave converse avait estimé nécessaire de le garder plus longtemps. Même les chanoines, s'ils tombaient malades, devaient descendre jusqu'à Aoste pour se faire soigner au prieuré de Saint-Jaquême, la résidence du prévôt.

Après le frugal repas, Victor sentit le besoin de sortir dehors au soleil. Il s'ennuyait un peu et pour se rendre utile il proposa au gardien de Fontintes de casser du bois pour l'hiver. Celui-ci accepta avec reconnaissance. L'hiver était long et le bois, scié en gros morceaux, était préparé par le gardien selon ses possibilités et ses besoins. Léonard, toutefois, aimait bien avoir une bonne provision toute prête parce que, parfois, le flux des voyageurs était si important qu'il ne pouvait s'atteler à aucune autre besogne pendant plusieurs jours.

Le lendemain, les deux voyageurs partirent dès que le soleil fut haut à l'horizon. La descente fut astreignante. Le sergent avait beaucoup de peine à respirer et le front brûlant de fièvre. Il grelottait, secoué par de longs frissons.

A Saint-Rhémy, Victor l'amena à la petite auberge où il s'était arrêté quelques jours plus tôt. Là, Marie-Luce, la fillette rousse aux yeux bleus vint à sa rencontre. Elle semblait tout heureuse de le revoir. Le sergent, qui se déplaçait avec peine, fut assis à côté de la cheminée où un grand feu flambait gaiement et la maman de Marie-Luce arriva tout de suite avec un bol de bouillon chaud.

Le pauvre homme, malgré ces soins bienveillants, semblait très mal en point et continuait à grelotter. Victor lui proposa de l'attendre à Saint-Rhémy. Il descendrait seul jusqu'à Etroubles et il reviendrait avec le cheval de Jean pour l'amener jusqu'à la maison. Il ne mit pas longtemps pour arriver chez lui. Rosalie l'accueillit très affectueusement comme d'habitude. Elle était heureuse de le savoir rentré à la maison. En quelques mots Victor la mit au courant de la situation et la pria de chauffer la chambre et le lit pour accueillir le voyageur qui semblait avoir fait une dangereuse rechute.

«D'après moi il a une pneumonie. Va chercher de la graisse de **marmotte**. Tu lui en mettras une large couche sur la poitrine et puis tu la couvriras avec du papier épais et des chiffons en laine. Tiens-le bien au chaud, tu as bien fait de chauffer la chambre. Avant de mettre la graisse, frictionne-le avec de l'eau-de-vie. Fais-lui boire aussi des tisanes de violettes et de sauge sucrées avec du miel.»

Il s'agissait de vieux remèdes transmis de père en fils qui utilisaient les ressources de l'endroit.

Dès que le curé fut parti, Rosalie alla chercher une vieille chemise en toile de chanvre qu'elle avait tissée pour son mari. Avec l'aide de Victor, elle déshabilla complètement le malade et le lava à l'aide d'une serviette humide. Ensuite, ils le frictionnèrent avec l'eau-de-vie et lui enfilèrent la vieille chemise du père mort.

Puis, Rosalie alla chercher la graisse de **marmotte** fondue. Après en avoir frictionné énergiquement la poitrine, elle la couvrit d'une épaisse couche de laine, elle l'enveloppa avec des linges propres qu'elle avait sortis d'une armoire.

Elle enfila ensuite sur sa chemise un épais gilet en laine, lui glissa une bouillotte sous les pieds et le couvrit jusqu'au menton. Le malade sembla s'assoupir et Rosalie put se retirer à la cuisine et s'asseoir un moment à la grande table pour bavarder un peu avec Victor. Leur conversation ne dura pas longtemps, car les vaches avaient besoin d'être traites et le cheval demandait sa ration d'avoine. Les deux filles, Berthe et Marguerite, étaient rentrées avec les bêtes qu'elles avaient mené paître dans les prés de la commune. Victor, malgré la fatigue de la journée, se rendit dans l'étable pour aider sa mère. A deux la besogne fut vite faite. Il renvoya au lendemain le soin de ramener la luge à Saint-Rhémy.

Après le souper, Rosalie rendit à nouveau visite à son hôte. La situation ne semblait guère améliorée, bien au contraire. Sa respiration était saccadée si bien que la brave femme décida de passer la nuit à son chevet. Elle étendit une pailleasse par terre et resta là, à le veiller, de peur que le pauvre homme ne trépasse pendant la nuit. Il demandait avec insistance à boire. Rosalie prépara alors une bonne tisane de violettes qu'elle avait fait sécher au printemps, elle y ajouta quelques fleurs de camomille et une cuillère de miel et filtra le tout dans un grand broc bleu et blanc qu'elle prit avec elle pour la nuit. Celle-ci fut longue, le malade délirait et appelait sans arrêt sa mère qui devait être morte depuis bien longtemps. Il avalait avec empressement la boisson que Rosalie lui avait préparée. Quand l'aube pointa à l'horizon, Rosalie venait de s'endormir. Elle n'entendit pas les cloches qui sonnaient

Rosalie acquiesca. Elle décida de laisser au malade sa propre chambre qui était plus confortable et dans laquelle elle avait installé un petit fourneau d'où émanait une douce chaleur. Elle s'empessa d'allumer le feu, de changer les draps et de glisser sous les couvertures une brique chaude. On était à la mi-novembre et le temps était devenu fort froid.

Entre-temps Victor avait sellé sa monture et l'avait dirigée vers Saint-Rhémy.

Le chemin était raide et caillouteux, mais, malgré cela, le cheval, ennuyé par son long séjour dans l'étable, avait l'air heureux et il parcourait sa route à un train d'enfer. Les deux heures de l'après-midi venaient de sonner quand Victor passa à nouveau la porte de l'auberge où il avait laissé son ami. Celui-ci, toutefois, semblait dans un tel état de santé qu'il ne paraissait pas prudent de le faire monter sur un cheval. Victor n'était pas un garçon à se laisser abattre par la difficulté. Il se rendit à l'hôpital de Saint-Rhémy et demanda au recteur de lui prêter une grande luge jusqu'au lendemain. Après avoir attelé le cheval à la luge, il se fit aider pour charger le sergent en l'emmitouflant dans la couverture en fourrure de Rosalie. La route était malaisée et Corbaz, bien que habitué à la rude discipline militaire, laissait de temps en temps entendre de longs gémissements. Au fur et à mesure que le temps passait, le froid devenait plus intense. Le soleil s'était éclipsé derrière la Grande Rochère et le paysage devenait triste et sombre. Vers cinq heures, la petite expédition arriva à Etroubles, entra au milieu du village en passant devant l'hôpital et s'achemina vers la vieille maison en pierre de Rosalie qui s'empessa de sortir à la rencontre du voyageur. Avec son aide Victor arriva à le faire entrer dans la maison et à conduire le malade jusqu'au lit. Ils l'étendirent tout habillé. Son front était brûlant de fièvre et Rosalie envoya tout de suite Victor chercher le curé qui, à l'occasion, exerçait également les fonctions de médecin improvisé.

En effet, il connaissait les vertus thérapeutiques des plantes et quelques anciens remèdes toujours efficaces. En attendant, elle lui enleva ses bottes et arriva à lui déboutonner sa veste en tissu rouge et le ceinturon en cuir. Le malade continuait à claquer des dents et à se plaindre. Il délirait et quand il parlait à Rosalie il l'appelait maman. Quand le curé arriva, l'homme fut effrayé par sa robe noire. Il crut certainement qu'il allait mourir et une expression de peur figea les traits de son visage. Le révérend lui tâta le pouls et lui fit tirer la langue. Mais le rythme accéléré de sa respiration lui fit tout de suite comprendre la nature du mal dont souffrait le sergent Corbaz.

Rosalie n'était que rarement descendue jusqu'à Aoste. Le matin du départ ils attelèrent leur petit char au cheval de Jean et se mirent en route en portant avec eux quelques formes de fromage, du beurre, quelques saucissons et du pain noir. Le temps était encore frais, mais la journée était splendide et claire. Le cheval avançait joyeusement et le couple était tout heureux de cette escapade. Rosalie se réjouissait de connaître cette belle-sœur dont elle n'avait que rarement entendu parler. Quand Samuel avait quitté la vallée d'Aoste, elle était encore petite et le souvenir qu'il gardait d'elle était des plus vagues. Il lui avait envoyé une lettre dans laquelle il lui annonçait son mariage et sa prochaine visite. Louise lui avait répondu d'une main chancelante, qui laissait transparaître son peu d'instruction, qu'elle espérait l'embrasser bientôt. Samuel, toutefois, ne lui avait pas annoncé le moment de son arrivée.

Après son héritage, Rosalie, poussée par le désir de bien paraître aux yeux de son mari, avait décidé de s'offrir une nouvelle toilette. Avec l'aide d'une couturière du village elle s'était confectionnée une robe brune éclaircie par une collerette en dentelle blanche dans laquelle elle se sentait très à l'aise. Samuel lui avait offert une jolie paire de bottines qui lui serraient un peu les pieds mais qui avaient une allure élégante. Elle portait sur ses épaules un grand châle couleur vert bouteille qu'elle avait tricoté pendant l'hiver. Sur sa tête, autour de laquelle elle avait enroulé ses longues tresses châtaines, elle avait noué un foulard imprimé, un présent de son mari. Samuel avait également belle allure. Il portait de solides pantalons en drap brun serrés sous le genou, des bas blancs et des chaussures brunes. Sur une épaisse chemise blanche, il avait passé un gilet écru tricoté par Rosalie et une veste très chaude en peau de mouton retourné. Sur la tête un épais bonnet le protégeait du froid. La petite charrette était juste assez large pour pouvoir passer dans l'étroit chemin qui descendait vers la ville. Un peu plus loin, la route devenait plus confortable. Les deux époux purent s'asseoir l'un à côté de l'autre, ils tirèrent sur leurs genoux une couverture en peau de **marmotte** qu'ils avaient prise avec eux. Ainsi, bien à l'abri du froid, le voyage devenait agréable. La route était entièrement dégagée de la neige. En traversant la forêt et les nombreuses prairies, ils virent que les premiers perce-neige commençaient à montrer au milieu des prés le blanc de leurs délicates corolles. Cela leur sembla un signe de bonne chance et les enchantait. Leur voyage, bien que l'objectif principal fût celui de visiter la sœur de Samuel, n'était pas tout à fait dépourvu d'un but utilitaire. Rosalie se proposait de faire une

Adèle continua à aider Rosalie. Elle s'occupait souvent de Sébastien qui était un garçon très vif et turbulent.

Samuel, désireux de retenir Adèle et Jean-Pierre auprès d'eux, avait commencé à aménager un logement pour le jeune couple dans les combles de la maison de Pauline. Celui-ci comprenait deux chambres à coucher et une vaste cuisine bien ensoleillée. Victor, qui n'avait pas un travail bien défini pour l'été, l'aida beaucoup et seconda le maçon du village chargé de ce travail.

La maison fut prête avant l'hiver. Avec l'argent gagné par Jean-Pierre, les deux époux avaient pu s'acheter un mobilier simple mais accueillant. Dans la grande cuisine bien chauffée, les enfants pouvaient jouer et s'amuser à leur gré. Souvent après l'école, Berthe ou Marguerite venaient les garder tandis qu'Adèle s'occupait d'autres besoins. Comme le nouveau fourneau d'Adèle avait un très beau four, sa cuisine devint un véritable laboratoire de pâtisserie. On y trouvait de nombreux moules en cuivre ou en faïence, des provisions d'amandes, de noisettes et d'épices, de grandes boîtes de farine blanche et de bocaux d'herbes médicinales recueillies avec soin pendant la belle saison. C'est encore là qu'Adèle préparait le beurre fondu qu'elle conservait par la suite au frais dans la cave.

Comme cadeau de nocces, Berthe et Marguerite avaient confectionné pour elle une grande couverture au crochet qui avait très belle allure sur son lit de mariée.

Le rêve de Jean-Pierre était, toutefois, celui de posséder une couverture en poil de **marmotte** qui leur aurait tenu bien chaud pendant les mois de l'hiver.

Il rachetait toutes les peaux que les paysans lui apportaient. De temps en temps, le dimanche, il partait à la chasse avec Samuel.

Ils rentraient rarement bredouilles.

En automne, ce fut au tour de Victor de monter au Grand-Saint-Bernard. Malgré son jeune âge, les braves chanoines avaient consenti à l'engager à la place de son frère.

Victor avait désormais presque dix-sept ans, mais il était grand et robuste, trempé au rude climat de la montagne. Chaque fois qu'il devait se rendre à Saint-Rhémy, il s'arrêtait à l'auberge située au milieu du village pour saluer Marie-Luce, la jolie rouquine aux yeux bleus. Elle aussi avait beaucoup grandi et son corps long et maigre de saute-elle avait commencé à s'arrondir et à prendre des formes. Victor aimait sa grâce espiègle. Dès qu'elle le voyait arriver, Marie-Luce venait